

JEAN BEAUMONT

Le Pélican d'or



BeQ

Jean Beaumont

Diane la belle aventurière # 048

Le Pélican d'or

roman

La Bibliothèque électronique du Québec

Collection *Littérature québécoise*

Volume 476 : version 1.0

Le Pélican d'or

Collection *Diane la belle aventurière*

gracieuseté de Jean Layette

<http://www.editions-police-journal.besaba.com/>

I

La chambre était au quatrième étage de l'hôtel Paradiso, à Taormina, en Sicile.

Diane l'aimait bien à cause de son confort moderne, voire luxueux.

La chambre faisait coin, un balcon l'entourant sur deux faces.

À gauche, c'était au bas le parc municipal, non loin le théâtre grec, les ruines les plus magnifiques de tout le sud de l'Italie.

À droite, c'était, la baie de Giardini aux eaux de jade, et la pointe de Naxos. Plus loin la baie de Catane à peine visible, et derrière les douze mille pieds de l'Etna et son chapeau de neige, sa colonne de fumée perpétuelle, sa masse si énorme qu'elle semble barrer l'horizon.

Quelqu'un frappa à la porte.

Diane enfila prestement un négligé.

Mais il était si transparent que sa nudité ne s'en trouvait que rehaussée.

– Entrez !

C'était Cosimo, le Sicilien, qui la suivait pas à pas, depuis une semaine qu'elle se reposait en cet endroit de riche villégiature unique au monde.

– Je descends à Mazzaro, dit-il, vous venez ?

La plage où il fait bon s'étendre, trois mille pieds plus bas, presque en perpendiculaire.

La mer aux eaux tièdes et douces, cette baie intime, toute petite, où on peut siroter une consommation à la terrasse du café qui se niche sous les bosquets de palmiers...

Mais elle hésita.

– Entre, Cosimo, dit-elle. Viens que je t'explique...

Le Sicilien était le champion nageur du pays.

Athlète admirable, d'une rare beauté masculine, conversant en cinq langues au choix, lisant Platon entre les compétitions sportives.

Diane, pourtant peu vulnérable à l'amour lui-

même, malgré l'attrance qu'elle ressentait pour les phénomènes de l'amour, se demandait franchement si elle n'était pas à s'amouracher du gars.

– Assieds-toi, dit-elle, Mazzaro peut attendre dix minutes.

Il prit place dans le fauteuil près de la porte-fenêtre, devant celui qu'occupait, nue, cinq minutes plus tôt, Diane la belle aventurière.

Le jeune homme admirait franchement ce que le négligé révélait si généreusement.

Et Diane, loin de s'en formaliser, semblait se plaire à ce jeu.

Elle connaissait son pouvoir de séduction sur les hommes, un pouvoir qui s'ajoutait aux autres qualités, aussi extraordinaires qu'inattendues, qui faisaient d'elle l'aventurière la plus admirée comme la plus redoutée de toute la terre.

Brave au-delà de toute raison, maniant les armes à feu avec une stupéfiante dextérité, athlète accomplie, nageuse de premier ordre, experte en judo, polyglotte, habile à piloter un avion autant

qu'une auto, et – comme si cela ne devenait pas normal – friande d'aventures où le danger devenait l'ordre du moment et la mort un amusant ennemi à vaincre constamment.

Et pourtant, à la voir, qui l'eut dit.

Malgré son corps long, aux muscles souples, elle conservait une féminité trompeuse.

Nombreux avaient été ceux qui, ignorant des talents de Diane, s'étaient soudain rendu compte que la belle aventurière était une adversaire implacable.

Robin Hood en jupon, parcourant le globe, ennemie du crime et vengeresse de la justice transgressée.

Mais aussi l'aventure pour ce qu'elle valait.

Diane, la belle Diane, si séduisante aujourd'hui, assise dans le soleil rutilant de la Sicile, plus belle encore contre le panorama grandiose que les portes-fenêtres découvraient.

Cosimo, le cœur battant, consentait volontiers à rester là avec elle plutôt que d'aller se baigner aux yeux de tous.

Pour une première fois depuis qu'il la connaissait, un instant d'intimité lui était offert.

– Il faut que je t'explique, fit Diane... Tu as une cigarette ?

Il s'empressa.

Elle tira la première bouffée et sourit, les yeux rêveurs...

– Tu te demandes, Cosimo, pourquoi je ne quitte pas l'hôtel ?

– Je ne me demande rien.

– Ça ne te paraît pas bizarre ?

– C'est une question de goût. Vous cherchez le repos, vous me l'avez dit dès votre arrivée.

– Un repos que je mérite, je te le jure, dit-elle.

– Je ne doute pas de votre parole...

– Tu sais qui je suis ?

– Diane Roy.

– C'est tout ?

– Pourquoi en savoir davantage ?

– Diane... oui, Diane l'aventurière...

Cosimo sourit. Poliment, mais sans cacher son incrédulité. Tout ce nylon étalé dans la chambre, couvrant à peine Diane, tous ces parfums, les attributs certains d'une exquise féminité... Et surtout, dans les yeux de la fille, ce regard franc, loyal...

– Tu ne me crois pas, Cosimo ?

– Je crois, dit-il en inclinant légèrement le buste, que vous êtes la femme la plus jolie du monde. Pourquoi en savoir davantage ?

– Je reste toujours à l'hôtel.

– Je sais.

– Je ne veux aller nulle part.

– Qu'importe, dit-il.

– Il y a une plage à Mazzaro que je ne connais pas.

– Et puis après ? reprit Cosimo.

– On me dit que l'Île Belle, Isola Bella, est un site inoubliable.

– Ce n'est pas important.

– Que le voyage vers le sommet de l'Etna en

chemin de fer est une chose superbe et parfois terrifiante.

– Que ne dit-on pas, en effet.

– Que je dois aller à Castlemola, aux Trois Villages, à Catane aussi et voir les mosaïques de filles en Bikini dans les ruines romaines de Piazza Armerina, dit-elle.

– C’est bien à votre goût...

– C’est toi, Cosimo, qui proposais de m’amener à tous ces endroits, il n’y a pas dix jours.

– Je sais.

– Et pourtant, tu vois, je refuse de quitter l’hôtel.

– Chacun est libre...

– Tu ne devines pas pourquoi ?

– Non, vraiment. Je ne cherche pas à le deviner non plus...

Elle éclata de rire.

– Tu es un parlait gentilhomme, Cosimo. Je t’admire beaucoup.

Les yeux du Sicilien brillèrent. La journée, il le sentait, ne se passerait pas sans que ses désirs les plus ardents, les plus torturants soient comblés.

– Revenons aux choses sérieuses, Cosimo. Tu as été si gentil avec moi que je te dois bien une explication.

– Mais non... vous ne me devez rien...

– Je suis en repos, Cosimo. Tu vas voir comme c'est simple. Je sais que si je mets le bout du nez dehors, mon repos sera fini...

– Ah !

– Surtout à un endroit, comme Taormina, aussi international, où l'on peut rencontrer des princes autant que des bandits de grande classe... Restant dans ma chambre, n'en sortant que pour aller manger sur le toit, au restaurant de Salvatore, je ne risque rien.

Elle fit une grimace qui n'enlaidit nullement son beau visage.

– J'attire l'aventure, Cosimo. Et j'ai franchement besoin de repos.

Le Sicilien se leva.

Diane admira les proportions athlétiques de son corps, le fin visage au nez droit, la bouche bien dessinée, les yeux noirs, envoûtant. Cosimo était vraiment un homme remarquable.

Un long frisson la parcourut, délicieux, érotique.

Elle fut consciente de ce nylon doux contre sa peau...

Le Sicilien se penchait vers elle.

– Je préfère tellement mieux, murmura-t-il, que nous restions ici aujourd’hui, plutôt que d’aller sur une plage...

Ses mains possédaient des audaces et ses lèvres vinrent boire à même la bouche tiède de Diane.

Mais soudain, alors qu’elle se sentait portée dans les bras de Cosimo, portée vers l’amour qu’elle s’était toujours refusé, elle se raidit.

– Non, dit-elle fermement.

Aussitôt il la libéra, en parfait Don Juan qui

sait attendre son heure.

– Non, fit-elle, pas comme ça...

Elle avait son visage fermé et dur des moments de combat contre elle-même.

– Tu ne comprendrais pas, dit-elle à Cosimo. C'est quelque chose en moi. Un jour, j'épouserai peut-être quelqu'un...

– Moi, dit-il dans un élan, emporté par sa pression.

Mais elle secoua la tête.

– Ce serait un mauvais instant où décider. Allons plutôt sur la plage, à Mazzaro. Votre voiture est en bas ? dit-elle en le vouvoyant soudainement.

Il la regardait d'un air stupéfait...

– Mais vous venez de dire que...

Elle sourit gentiment, posa sa main sur son bras.

– De deux risques, je préfère celui de l'aventure. Allez m'attendre en bas. Je m'habille en deux instants et vous rejoins...

Ce fut cet après-midi-là, en plongeant de la pointe rocheuse qui s'avance à la gauche de la plage de Mazzaro, que Diane, exécutant une prouesse de virtuose, toucha le fond, sentit au bout de ses doigts un objet au toucher bizarre, et remonta à la surface, tenant en ses mains un Pélican d'or...

II

C'était la reproduction de l'oiseau nommé pélican. Une reproduction en or pur, haute d'environ quatre pouces, et pesant au moins trois livres.

Aux taux courants de l'or à bijoux, l'objet valait plusieurs milliers de dollars.

Mais sa valeur ne s'évaluait pas facilement pour d'autres raisons.

Principalement que le travail en était si fin qu'il constituait une œuvre d'art.

Au moment de la découverte, Cosimo était à l'autre bout de la plage, au café, allé y quérir des breuvages froids.

Quelque chose avertit Diane qu'il valait mieux ne pas parler de ce Pélican d'or.

Il y avait trop de circonstances étranges en jeu.

Elle avait trouvé le Pélican à un endroit

fréquenté.

Et il était évident que le bijou n'avait pas séjourné longtemps dans l'eau salée.

Une sorte d'auréole indéfinissable.

Diane flairait l'aventure.

Et elle n'était pas certaine qu'il faille en parler à Cosimo, qu'elle ne connaissait pas beaucoup, et qui était après tout un habitant de cette mystérieuse Sicile, berceau de bien des drames.

Elle avait placé ses vêtements non loin, soigneusement pliés.

Son sac à main dessous, dissimulé.

Vitement, elle fourra le Pélican d'or dans celui-ci.

Il était temps, Cosimo apparaissait au détour du rocher, portant des bouteilles dans les mains.

Et Diane ne vit pas, sur le promontoire surplombant Mazzaro, un homme qui avait tout observé la scène : sa plongée, son retour, son examen du Pélican d'or...

*

Elle se fit ramener tôt à l'hôtel, prétextant un mal de tête subit.

Grâce au même prétexte, elle renvoya aussi Cosimo.

Elle verrouilla sa porte.

L'hôtel était si haut perché qu'un édifice ne l'égalait et Diane pouvait laisser ses portes-fenêtres ouvertes.

Et dans la discrétion de la chambre, elle sortit le Pélican d'or, et se mit à l'examiner.

Rapidement, sur la plage, elle avait su évaluer cet objet comme étant précieux.

Mais mille fois plus encore lorsque, l'ayant essuyé, nettoyé, le Pélican apparut en détails.

C'était une pièce d'orfèvrerie extraordinaire.

La finesse du ciselé, le mouvement du dessin, le rythme qui se dégagait de l'ensemble étaient merveilleux.

D'où venait le bijou ?

Comment était-il rendu à fond de mer, à vingt pieds des rives ?

Avait-il été jeté là ?

Échappé ?

À qui pouvait-il donc appartenir ?

L'eau, à l'endroit de la découverte, n'avait qu'une quinzaine de pieds de fond. Mais pour limpide qu'elle fut – la limpidité extraordinaire de la mer Ionienne, que les grands poètes Grecs ont chantée – d'autres facteurs rendaient la découverte de ce bijou quasi-miraculeuse.

Près de cette pointe rocheuse, le fond était tourmenté, semé de rocs, couvert d'aspérités.

Un objet pouvait se perdre dans une crevasse ou un interstice, et disparaître là à jamais.

Par quel hasard Diane, plongeant en brassée libre, pour son simple amusement, et touchant le fond à seule fin de se renvoyer d'un élan à la surface avait-elle touché l'objet ?

Quel destin la poursuivait ainsi ?

Quelle mystérieuse puissance voulait que ce

fut elle et nulle autre, qui découvrit le Pélican d'or ?

Diane n'éprouva aucune frayeur.

Enfermée dans sa chambre d'hôtel, assise face à la porte-fenêtre et contemplant l'Etna, elle réfléchit.

De deux choses l'une : ou elle rapportait la découverte aux autorités, ou elle gardait le secret.

Tout rapport rendait publique l'existence du Pélican d'or.

Était-ce prudent ?

Et garder le secret...

Elle s'en voulut de ne pas avoir observé la baie de Mazzaro, les rochers surplombant, tous les endroits, enfin, où l'on pouvait avoir remarqué l'incident.

Mais à la réflexion, Diane comprit qu'elle s'en faisait pour rien.

D'abord, personne n'aurait placé là le bijou pour qu'elle le découvrit. C'eut été de jouer à mise perdue avec la chance. Même en quittant

l'hôtel avec Cosimo, elle ne savait pas, ni Cosimo évidemment, qu'ils iraient à cette pointe rocheuse plutôt que sur la plage de sable.

Et Cosimo ne l'avait aucunement incitée à s'y rendre.

Donc, c'était un hasard. Un premier hasard puisque Diane ne s'était jamais encore rendue jusque là...

Non, la trouvaille était accidentelle et elle pouvait dormir en paix. Chaque heure qui passait la rassurait : l'aventure n'était pas si près d'éclater.

Pour une fois dans sa vie, le repos qu'elle anticipait lui serait pleinement accordé.

Pour autant, elle ne descendit cependant pas au lobby de l'hôtel, non plus qu'elle monta au bar ou au restaurant sur le toit.

Elle se fit servir quelque chose à sa chambre et resta là bien tranquille, se fiant une fois de plus à son intuition, à un vague pressentiment qui l'avertissait de ne pas bouger.

Dehors, le soleil alla se coucher sur la mer au

loin.

Les neiges de l'Etna, qui avaient été blanches contre le ciel immuablement bleu, prirent lentement les teintes des horizons.

Jaunes, d'abord, puis roses.

Et quand le soleil fut sur le point de basculer au fond de sa nuit, voilà que la crête de l'Etna devint rouge comme l'horizon, et le ciel au-dessus aussi, puis soudain ce fut la nuit.

Aussi vite, aussi brusquement que les mots pour le dire.

Et l'Etna se dressa, maintenant sombre à sa base, bleuté jusqu'au pic de son sommet, qui lui fut longtemps éclairé de rouge, si haut dans le ciel que malgré le bleu de la nuit, un dernier jet de lumière colorait l'anneau du cratère.

Et se mit à monter de ce cratère une colonne toute droite de fumée, orange dans le ciel sombre, lumineuse...

Un spectacle inouï, magnifique, inoubliable.

Diane s'aperçut soudain que deux larmes coulaient sur ses joues...

*

Peppe, petit, noir, vif, l'œil perçant, la démarche feutrée, tenait son magasin sur le Corso, à Taormina.

Rue principale, resserrée, aux maisons abruptes, traversant la haute-ville des portes antiques de l'entrée, jusqu'à la grande place d'où l'on parvient au monastère d'autrefois maintenant devenu un hôtel de luxe.

Le magasin de Peppe attirait une bonne clientèle.

On y vendait des souvenirs, certaines pièces antiques, les poteries et tissages de Sicile, l'osier tressé et les jupes criardes pour touristes américaines.

Peppe passait ses journées à trois endroits.

Au pas de porte de son magasin, regardant silencieusement passer les gens.

À l'arrière de son établissement, où une sorte

de retraite luxueuse abritait ses conversations d'affaires ou ses nocturnes aventures d'amour.

Ou à la Caverne des Cordiers – La Caverna dei Cordai – une guinguette pittoresque, souterraine, dans l'étroite pente menant du Corso au Belvédère.

Le commerce de Peppe semblait légitime. En fait, il était prospère.

Si prospère que la Cadillac de Peppe, ses subites prodigalités, les voyages coûteux qu'il entreprenait parfois, les vêtements admirables qu'il affectait, les cadeaux princiers que plusieurs jeunes Américaines recevaient, que toute cette vie, en somme, n'attirait aucune surprise.

Peppe vivait seul.

Hors son nid d'amour derrière le magasin, il n'avait pas de maison.

Pas de famille, aucun parent connu, aucune obligation...

Tout semblait donc normal.

Même à Cosimo.

Et pourtant Cosimo avait l'œil exercé.

Il avait eu tôt fait de découvrir que le baron calabrais hantant les rues de la ville, le bar des hôtels, et les plages en bas, n'était qu'un parasite cherchant bonne vie auprès des vieilles dames touristes aux ennuis parfois impérieux...

Mais il ne se méfiait pas de Peppe.

Quand il passa, le soir même où Diane s'était enfermée dans sa chambre, quand Cosimo passa sur le Corso, que Peppe l'arrêta, le fit entrer dans son magasin, puis derrière, dans la chambre renommée maintenant, Cosimo ne se doutait de rien.

Il suivit donc Peppe.

Il accepta le fauteuil offert.

La consommation.

Aucune amitié soutenue entre les deux, mais ils se connaissaient depuis cinq ans au moins.

Ils avaient souvent partagé la même table à la Carvena dei Cordai...

– Que me vaut ce plaisir ? fit Cosimo.

Peppe, le front soucieux, se mâchait la lèvre.

Puis il sembla prendre une décision.

– Je n’ai pas le temps d’user de diplomatie, dit il.

– Pardon ?

– La méthode brutale...

Cosimo souleva les épaules, fit la moue. Il ne comprenait rien.

– Qu’est-ce que ça veut dire ?

– Diane Roy est au Paradiso ?

– Oui, répondit Cosimo.

– Tu étais avec elle à Mazzaro aujourd’hui ?

Peppe était debout maintenant. Il se dirigeait lentement vers la porte de la chambre.

Distraitement, et sans encore sentir le danger, Cosimo remarqua que la chambre était sans issue autre que la porte.

Mais d’où venait ce bon air frais ?

Peppe semblait tout à coup plus nerveux.

– Oui, j’étais à Mazzaro avec Diane, répondit

Cosimo calmement. Pourquoi veux-tu savoir ?

Peppe était appuyé sur la porte.

Sa main glissa dans la poche du veston, en sortit tenant une courte dague sicilienne, à la poignée de corne sculptée.

Cosimo, les yeux grands, regardait le manège sans comprendre.

Un accès de jalousie de la part de Peppe ?

Ce n'était pas surprenant d'une façon... Mais Peppe n'avait jamais semblé envier les bonnes fortunes de ses camarades.

– Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Cosimo sans bouger du fauteuil.

– L'objet qu'elle a trouvé, je le veux.

C'était la nuit, l'ignorance, le point d'interrogation pour Cosimo.

– Quel objet ? dit-il.

– Ne fais pas l'innocent, dit Peppe d'une voix sourde. Ma vie est en jeu, et la tienne aussi.

– Tu es fou ?

- Pas du tout.
 - Mais alors quoi ?
 - L’objet qu’elle a trouvé, dans l’eau, je le veux !
 - Je ne connais aucun objet...
 - Si.
 - Mais non. Pourquoi... enfin, quel objet, trouvé quand... Qu’est-ce que tu racontes ?
- Peppe, blanc comme un drap, se raidit contre la porte.
- En plongeant aujourd’hui, Diane Roy a trouvé le Pélican d’or.
 - Le quoi ?
 - Ne fais pas l’idiot ! cria-t-il. Le Pélican d’or ! Et je le veux ! Choisis : ta vie... ou, me remettre le Pélican d’or.
 - Tu dis que Diane Roy l’a trouvé, ce... cet objet ?
 - Oui. J’en ai la preuve, dit Peppe.
 - Je vais lui en parler. Puisqu’il est à toi, elle

te le remettra.

Peppe ricana...

– C’est simple, conclut Cosimo. Tu n’as pas à t’en faire.

Mais Peppe secoua la tête.

– Ce n’est pas aussi simple que tu le crois.

– Ah ! non ?

– Au contraire, c’est même très compliqué.

– Je comprends de moins en moins. Tu veux ravoir le Pélican d’or, comme tu appelles cette chose. Tu dis que Diane Roy l’a trouvé. Fort bien. Je connais Diane. Si elle l’a trouvé, elle te le remettra...

– Moi aussi, je connais Diane Roy, Cosimo...

– Et puis ?

– Elle ne le remettra pas.

– Tu es fou ? Puisqu’il n’est pas à elle...

– Tu dis connaître Diane Roy ? La connais-tu vraiment ?

– Oh... oui. Depuis dix jours qu’elle est ici...

Peppe coupa, brutalement.

– Je la connais de réputation depuis déjà quelques années... Diane Roy... Non, je n'en dirai pas plus long. Mais je sais ceci : tu vas t'arranger pour que le Pélican d'or lui soit enlevé. Sans qu'elle le sache.

– Le... voler, tu veux dire ?

–Oui.

– Tu es fou !

– Non. L'important, c'est qu'il faut empêcher Diane de se mêler de ce qui ne la regarde pas...

– Je ne vois pas le rapport... je te jure que si je lui demande, elle va te remettre l'objet... C'était une pièce précieuse de ton stock ?

Peppe regardait sournoisement Cosimo sans répondre.

– Il me semble, poursuivit Cosimo, avoir vu la reproduction d'un Pélican d'or sur tes tablettes de magasin...

Peppe laissait paraître sur son visage une colère montante.

– Je t'affirme ceci, fit-il. Tu vas enlever le Pélican d'or à Diane Roy, sans qu'elle le sache. Et tu vas le rapporter ici. Je te donne... deux heures... Tu joues ta vie, ne l'oublie pas.

Cosimo Barca était un pacifique.

Le rôle de gigolo distingué qu'il jouait à Taormina auprès des jolies touristes était de la plus haute venue.

Il n'y trouvait d'intérêt qu'une salutaire distraction.

Surtout, il prenait toujours bien garde de ne pas se laisser prendre dans quelque dangereux filet.

Il raisonna rapidement.

Peppe prétendait que Diane Roy possédait un Pélican d'or lui appartenant.

Il exigeait son retour au prix de la vie.

Cosimo estima avec un calme logique le bien-fondé des exigences de Peppe, pesa le pour et le contre dans la balance, et vit – à son idée – que le tout ne posait vraiment aucun problème.

– Bon, dit-il, je ne vois pas que nous devrions en venir aux gros mots.

– Bien parlé, fit Peppe.

– Je m’occupe de te ravoïr l’objet.

La tension disparut. Peppe remit le couteau sous son veston, et redevint le jeune commerçant affable.

Il hocha la tête et eut même un sourire entendu.

– Je ne te demande pas de faire ça pour rien. Tu seras récompensé. Pourvu que tu te contentes de faire ce que je te demande sans essayer de te fourrer le nez dans l’affaire.

– Pourquoi le ferais-je ?

– Sait-on jamais...

– Tu auras ton Pélican d’or, dit Cosimo.

– Et toi, tu auras ta vie. Le marché est bon.

Peppe dégagea la porte, l’ouvrit.

– Maintenant, va, dit-il. Occupe-toi de l’affaire au plus tôt.

Cosimo était déjà rendu dans la boutique.

Il avait hâte de retrouver l'air doux du soir.

Hâte de respirer de nouveau.

Hâte de terminer le cauchemar qu'il venait de vivre.

Il ne comprenait rien aux événements, ne voyait pas bien quel jeu se jouait.

Pour lui, Diane Roy n'était qu'une autre touriste de Taormina. Belle à ravir, sportive à son goût, plaisante de compagnie et intelligente.

Jamais il n'avait entendu parler de Diane la Belle Aventurière.

Jamais il n'aurait soupçonné ce que savait Peppe, que la belle Diane pouvait être, en ce qui concernait Peppe et le Pélican d'or, un danger mortel pour tout ce que Peppe représentait...

Mais Cosimo était un pacifique.

Il ne lui serait pas venu à l'idée, par conséquent, de croire Diane autre chose que ce qu'elle affectait d'être devant lui...

Avant de se fixer un plan de campagne, il entra dans un bar y trouver quelque réconfort immédiat.

III

Dans l'obscurité de sa chambre, Diane, assise dans son fauteuil, regardait la nuit.

Par la porte-fenêtre grande ouverte, elle voyait le bleu profond du ciel, à peine cendré par une lune émergeant de l'horizon.

En bas, sur l'eau miroitante de la mer, les barques de pêche partaient, de Giardini, de la pointe de Naxos, et arrivaient, venant du sud, des glandes anses de Letojani.

Barques trapues, au moteur pétaradant.

Portant en berceau, comme en Polynésie sont installés les stabilisateurs, deux énormes lampes à acétylène – au gaz propane maintenant que le progrès rejoint même ces méthodes – dont la lentille pointait la lumière vers les eaux.

Sorte de miroir aux alouettes pour les poissons.

Les faisceaux de lumière ainsi créés attirent la faune marine.

Les filets-nasses traînent derrière les barques.

Et la pêche est bonne même si les pronostics la prédisent mauvaise.

C'est ingénieux et pratique.

Mais surtout, pour celui ou celle qui, du haut des trois mille pieds dans la montagne, contemple la mer sillonnée de ces barques aux feux étranges, c'est un spectacle inoubliable.

Et ce fut en contemplant ce départ des barques vers les eaux plus profondes que soudain Diane eut sa première intuition en ce qui concernait le Pélican d'or.

L'objet était sur sa commode.

Un rayon de la lune montant lentement venait le frapper, et il luisait, étrangement clair et distinct, placé là...

Il y avait quelque chose de soudainement sinistre... Toute l'instinctive prudence qui avait refréné les ardeurs de Diane fut soudain rejetée.

Le Pélican d'or, du seul fait qu'il était là où elle l'avait trouvé, avait une signification quelconque.

Il n'était pas un objet, d'art.

Il n'était pas une simple reproduction.

Il avait une valeur de symbole...

Mais quel symbole ?

Représentant quoi... ?

Diane, qui avait combattu, qui avait tenté de se convaincre elle-même de ne se mêler de rien, de ne pas bouger, de jouir pleinement de ses vacances et d'éviter toute complication, se redressa sur son fauteuil.

Tout en elle maintenant vibrait.

Rapidement elle se leva, se vêtit.

Elle ne savait pas vraiment où elle allait.

Mais il lui sembla tout à coup qu'elle pourrait, en se promenant un peu dans Taormina, découvrir un premier indice...

Elle ne savait pas qu'à Rome...

*

À Rome, dans un luxueux appartement de la Via Monteparini, sur l'une des sept collines, l'Américain Hanson écoutait avec admiration ce que lui expliquait Paretti, le gangster sicilien que Washington avait doucement déporté trois ans auparavant.

Sur un mur, une carte de l'Italie, de la France, de l'Espagne.

– Je me contente de ces trois pays, avait dit Paretti.

C'était un homme assez court, maigre, aux allures de caissier de banque.

Il était sobrement vêtu.

Seul, le cigare de prix qu'il fumait et le luxe des meubles de l'appartement dénonçaient l'aisance.

La pièce était grande, haute de plafond, merveilleusement décorée.

Sur la grande carte fichée au mur, des douzaines de marqueurs rouges disséminés partout.

Et des marqueurs bleus.

Et des marques jaunes.

– C’est par gradation, donc, fit Hanson.

Hanson aussi existait en marge de la loi dans son pays.

La police à tous ses niveaux, des agences fédérales de Washington jusqu’aux polices locales, aurait bien voulu mettre de l’avant une seule preuve pouvant condamner Hanson.

Mais l’homme était habile.

Il maniait l’illégalité comme d’autres manipulent le cours de la Bourse.

Et il jouissait de puissante protection politique.

On le disait en tête de nombreux réseaux criminels.

Drogue, contrefaction, prostitution, jeu illégal, loteries populaires, il trempait dans tout et ne se

salissait jamais.

Jamais assez, en tout cas, pour qu'on puisse l'inculper.

Voilà qu'à Rome, supposément venu en touriste, il prenait une leçon d'organisation de celui qui avait été leur maître à tous.

Et qui maintenant, malgré qu'on le crut retiré de toute activité du genre, n'en semblait pas moins fort actif.

Paretti s'en fut près de la carte.

Expliquant le jeu, il semblait un maître d'école.

Son visage mince, impassible, ses yeux sans expression, ses cheveux posés à plat sur la tête, les habits sombres et la cravate aux couleurs mornes, rien n'indiquait le grand bandit de classe internationale.

Hanson, lui, était un contraste.

Très grand, large d'épaules, puissant d'allure.

Il avait un visage taillé à la hache.

Il aurait pu poser comme modèle du parfait

américain homme d'affaires.

Mis de fin tweed, le geste d'un sportif, une somme d'allant dans l'expression, la personnalité d'un meneur d'hommes.

S'il n'avait été un roi du crime, il eut semblé ces magnats du pétrole du Texas...

Il écoutait attentivement Paretti.

– Les couleurs sont la clé de tout, disait le gangster sicilien. Jaune dénote un centre régional de distribution, mais aussi un point de vente au détail... D'ailleurs, quelque soit la couleur, la vente au détail est toujours en évidence...

– Tout à fait comme le système des magasins à chaîne aux États-Unis...

Tout à fait. Jaune indique le dépôt régional, bleu indique le dépôt urbain, rouge indique le dépôt ordinaire, où l'on ne fait que la vente au détail, strictement.

– C'est extrêmement logique...

– Surtout, c'est à peu près sans danger.

– Oui, je vois...

– Le couvert du commerce légitime permet la vente presque libre. Sans oublier, naturellement, les précautions ordinaires...

– Les dépôts rouges, les dépôts ordinaires, voilà le danger, au fond.

– Ce sont des bars. Seulement des bars... sauf ici... et là... – il montrait une ville de Lombardie, près de Milan, et une petite ville française. – À ces endroits, le dépôt local est un magasin d'alimentation...

– Ah ! ça, formidable...

– Qui s'en douterait ? Mais les commerces d'alimentation ne sont pas faciles à recruter...

– Ah ! non ?

– La plupart sont tenus par de vieux commerçants, petits d'idée, ou alors par des gens que les scrupules retiennent... Il n'en est pas toujours ainsi des bars.

Hanson s'était levé à son tour. Verre en main, les talons bien plantés dans le tapis moelleux.

– Je vois des marqueurs rouges traversés d'une barre noire...

– Ce sont les grandes villes. Chaque marqueur barré de noir indique dix dépôts dans cette ville. Les marqueurs rouges barrés jaune indiquent vingt dépôts...

Hanson, le nez sur la carte, scrutait le groupe de marqueurs fichés vis-à-vis Paris.

Il les comptait.

– J’en vois ici six barrés jaune, un barré noir et deux ordinaires...

– À Paris seulement, répondit Paretti, j’ai 132 dépôts ordinaires, quatre dépôts régionaux et un grand dépôt de distribution... un magasin des Champs-Élysées, tout à fait hors des soupçons...

Hanson n’en revenait pas d’admiration.

– Formidable...

Il revint vers la table, aperçut les trois Pélicans rangés là, et se perdit en muette contemplation devant eux. Un Pélican d’or.

Un Pélican de fine porcelaine anglaise.

Un Pélican de céramique de Pesaro...

– Paretti, dit-il au bout d’un temps, tu es un

génie...

– Oh ! fit le gangster en secouant la tête, n'oublie pas que même si la théorie de la chose est à peu près parfaite, en pratique il y a des embêtements.

Il soupira, tira un télégramme de sa poche, le tendit à Hanson.

– Par exemple ceci... dit-il.

Hanson lut.

Une imprécation lui échappa.

– Voilà, fit Paretti. Diane Roy à Taormina. Le Pélican d'or disparu. Mettons deux avec deux...

– Mais il faut y voir. Là où elle fourre son nez, invariablement il y a de la casse, dit l'Américain, Hanson.

– J'y ai vu.

– Mais comment ?

– Je ne me fie pas aux opérations de mon homme là-bas. Alors quatre de mes experts sont en route vers la Sicile...

– Des... experts ? dit Hanson dont le sourire

était revenu.

– Oui, répondit Paretti, les yeux narquois. Des experts en extermination. Ils opèrent deux par deux. Pour chaque paire éliminée, il y en a une de rechange. Comme les chaussettes...

Hanson éclata de rire.

– Un drink ? demanda Paretti.

Sur l'acceptation de l'Américain, il versa le liquide doré...

– Buvons, dit-il, au succès du système Paretti en Amérique du Nord.

IV

À Taormina, il était presque onze heures quand Cosimo fut relâché par Peppe.

Et à peu près au même instant, Diane sortait du Paradiso, prenant par les petites rues en escalier menant de ce niveau au haut niveau du Corso et de la place du Bel Riguardo.

Mais elle prit à droite en arrivant au Corso, vers la place et le grand café où l'on joue la musique sur la terrasse, et où le jeune couple de San Marguarita dei Fiori danse la tarentelle pour les touristes.

Cosimo, lui, était, sorti du magasin de Peppe, et avait pris par la gauche.

Il allait près des portes de la ville.

Il allait au Bar Domus.

Là, où, quand il voulait réfléchir, il savait trouver de la tranquillité.

En effet, le bar était presque vide.

Pandolfo, le patron, bâillait, appuyé sur la machine à café expresso.

Assis à l'une des tables derrière, un jeune homme et un homme plus âgé jouaient aux dés silencieusement.

– Un café, dit Cosimo.

Et il ajouta, songeant au réconfort.

– Avec cognac...

– Double ? demanda Pandolfo.

– Oui.

Il sortit une grande tasse, actionna le levier de la machine, attendit le temps rituel, l'actionna de nouveau et la liqueur du café coula goutte à goutte dans la tasse.

Quand elle fut à la demie, il ajouta deux généreuses lampées de cognac et plaça le tout devant Cosimo.

Mais Cosimo ne le vit pas.

Cosimo, les yeux grands, le front plissé, contemplait les tablettes du bar où s'alignaient les

bouteilles.

Ici et là, devant les bouteilles et flacons, de petits objets de céramique, souvenirs pour les touristes.

Une charrette sicilienne, ses occupants, l'âne décoré de couleurs vives.

Là, une pièce de poterie miniature, de dessin sicilien traditionnel, avec ses jaunes, ses verts incroyables, ses rouges vifs.

Et puis, tout à coup, la reproduction en céramique rouge, d'un pélican.

D'un pélican... ?

Ce que Peppe avait décrit, c'était un Pélican d'or.

Et ceci ?

Cosimo n'avait pas toujours été bien confiant en Pandolfo. Surtout, il s'était toujours demandé pourquoi cet homme, dont l'établissement de commerce aurait dû faire faillite depuis des années, vivait fort bien dans une villa de montagne, en grim pant vers Castelmola...

Non qu'à cet instant, Cosimo sut établir un lien direct.

Il y avait trop de confusion dans son esprit.

Et il marchait dans le noir.

Mais le Pélican d'or de Peppe, avait-il à faire avec celui-ci, en céramique rouge ?

Cosimo se souvenait fort bien que le Pélican de Peppe était bien en évidence, sur une tablette, comme celui-ci...

La perte de celui de Peppe semblait un drame.

Pourquoi ?

Une idée lui vint.

Tellement audacieuse qu'elle lui parut toute simple.

– Pandolfo, fit-il...

Pandolfo avait remarqué l'attention de Cosimo, mais il ne faisait pas mine de la voir.

Il grogna...

– Huh ?

– Tu as de l'eau minérale Panna en grosse

bouteille de trois litres ?

Cosimo se souvenait que Pandolfo gardait ces bouteilles dans la cave.

Pandolfo essuyait le comptoir à grands coups de guenille.

Il resta calme.

C'était un homme balourd, plutôt grand, mais dont l'ancienne puissance était flasque aujourd'hui.

Gros visage à la barbe forte, les yeux petits sous d'épais sourcils, le col de chemise ouvert laissant percer une poitrine velue.

– Oui, j'en ai. Tu en veux ?

– Deux bouteilles.

Pandolfo partit lentement vers l'arrière où se trouvait l'escalier de la cave.

La demande de Cosimo était normale.

Il se boit beaucoup d'eau minérale à la maison, en Italie.

Et son achat en bouteille de trois litres est coutumier.

Cosimo attendit que Pandolfo fut rendu dans la cave.

Il jeta un coup d'œil vers les clients attablés, et vit qu'ils étaient attentionnés à leur jeu.

Il entra rapidement derrière le comptoir, s'empara du pélican de céramique rouge et revint où il était.

Il attendit.

Pandolfo remontait.

Juste au moment où il apparaissait, Cosimo, avec une maladresse calculée, fit mine de fourrer le pélican rouge dans sa poche de pantalon.

Mais Pandolfo l'avait vu.

Avec un rugissement de colère, il se précipita vers Cosimo, et en un tournemain le jeune Sicilien se laissait maîtriser. La main de Pandolfo trouvait le Pélican et s'en emparait.

Cela s'était fait si vite, avec tellement d'impétuosité, que les joueurs de dés avaient à peine pu savoir ce qui était arrivé.

L'air faussement innocent, Cosimo

proclamait.

– J’allais payer pour ! Qu’est-ce qui te prend ?

Pandolfo, le visage sombre, mais de façon évidente, indécis sur ce qu’il devait faire, était retourné derrière son comptoir.

Cosimo, continuant à jouer son rôle, argumentait.

– Je le mettais dans ma poche, mais j’étais pour l’acheter. Je voulais me libérer les mains pour prendre mon argent.

– Il n’est pas à vendre, dit Pandolfo.

– Pas à vendre ?

– Non.

– Tu es fou ? Et les autres ?

– Quels autres ?

Cosimo montrait du doigt les autres petites céramiques.

– Celle-là, la charrette ? Et ça, la poterie miniature ?

– Cinq cents lires chacune.

– Je veux le Pélican.

– Il n'est pas à vendre...

L'air fermé, obtus de Pandolfo n'incitait pas à la discussion.

Cosimo haussa les épaules.

– Tu en as de drôles, dit-il.

– Je vends ce que je veux vendre. Ce que je ne veux pas vendre, je ne le vends pas.

Cosimo prit une gorgée de café. Lentement, en regardant Pandolfo par-dessus sa tasse.

– Tant pis, dit-il en mesurant ses paroles. Si tu ne veux pas me le vendre, je sais où en acheter un autre... Et beaucoup plus beau que le tien.

Pandolfo le regarda, curieusement, les yeux plissés, attendant...

– Chez Peppe, continua Cosimo. Il y en a un, tout en or. Beaucoup plus intéressant que le tien.

Pandolfo haussa imperceptiblement les épaules.

Un bizarre sourire lui illumina les lèvres.

– Tiens, tiens, dit-il, soudain très calme. Il y en a un chez Peppe ?

– Oui, brava Cosimo. Je viens de le voir il y a dix minutes...

Du coup, Pandolfo figea.

Un sourcil relevé, il regardait Cosimo.

– Il y a... dix minutes ?

– Oui.

– Chez Peppe ?

– Oui. Sur la tablette, au fond du magasin, dans le coin.

– Il y a dix minutes ?

– Puisque je te le dis. J'arrive de là.

Puis, jetant sur le comptoir l'argent pour l'eau minérale et le café, il sortit, pendant que Pandolfo le regardait aller, un sentiment indéfinissable, semblant de rage autant que d'indécision, sur le visage.

Marchant rapidement, le cœur gai, Cosimo tourna à droite cette fois, vers la place du Bel Riguardo et le grand café.

Il avait conscience que les choses se développeraient.

Il ne savait dans quelle direction et il eut été fort embêté de le dire, mais quelque chose se passait.

Le pélican, qu'il soit d'or ou de céramique, possédait une signification fort précise.

Quelle qu'elle fut, il entendait l'identifier avant que de se plier aux caprices de Peppe.

Il était pacifique, soit.

Mais aussi, il était curieux.

Chez Arnoldi, le cordonnier qui travaillait tard dans son étroite boutique, il déposa les bouteilles d'eau minérale embarrassantes, en prétendant qu'il les reprendrait plus tard, ou le lendemain.

Les mains vides, libres, il marcha d'un pas alerte vers le café.

Peppe, debout au seuil de la porte de son magasin, l'apostropha à mi-voix en passant.

– N'oublie pas, Cosimo... Ta vie...

Cosimo eut le temps de se rendre compte que

Peppe, sitôt la phrase dite, rentrait dans le magasin, se dirigeait vers l'arrière-boutique...

Il continua sans s'en occuper.

V

De son côté, Pandolfo, sitôt Cosimo parti, avait averti les joueurs de dés qu'il fermait boutique.

Qu'il était assez tard et que c'en était assez.

Il vida donc les lieux, prit l'argent de la caisse, verrouilla les portes et partit à grands pas vers le magasin de Peppe.

Il avait glissé dans sa poche un couteau, et une terrible résolution se lisait sur son visage.

Ah ! Peppe avait donc encore le Pélican d'or ?

Alors pourquoi avait-il alerté tant de gens ?

Pourquoi ce branle-bas ?

Et l'assemblée qu'il provoquait pour le lendemain matin ?

Quel jeu jouait-il ?

Pandolfo n'était pas très intelligent. Il y avait

bien des choses qu'il ne comprenait pas dans toute l'affaire. Voire même dans l'organisation dont il faisait partie.

Chose certaine, il n'avait été mêlé en rien à cette supposée disparition du Pélican d'or.

Et il entendait bien régler tout ceci d'une façon définitive.

Peppe se payait sûrement leur tête, puisque cet imbécile de Cosimo prétendait avoir vu le Pélican quelques minutes auparavant...

Quand Pandolfo arriva chez Peppe, il trouva le magasin vide.

Mais savait-il si Peppe ne l'avait pas vu venir de loin ?

En tout cas, le Pélican d'or n'était pas sur la tablette.

Cette fois, la rage possédait Pandolfo.

Peppe jouait un jeu qu'il ne comprenait pas. Un jeu où lui, Pandolfo, risquait de perdre, car Peppe était rusé, et dès le premier jour Pandolfo s'était grandement méfié de lui.

Il traversa résolument le magasin.

Arrivé à la porte de la chambre, derrière, il ne frappa pas avant d'entrer.

Bien plutôt, il tourna le bouton brutalement, projeta la porte et en même temps sortit le couteau de sa poche.

Le meilleur moyen de ne pas se faire prendre aux ruses de Peppe, quel était-il ?

Pour Pandolfo, toutes les solutions simples étaient les meilleures.

Peppe vivant était dangereux.

Mieux valait donc Peppe mort.

Cela pouvait se faire rapidement. Les meurtres exécutés rapidement, était rarement punis.

La rue était déserte, les magasins d'en face fermés.

Le magasin de Peppe était vide.

Personne n'avait vu Pandolfo y entrer.

Personne ne le verrait sortir.

Et Peppe, les yeux grands de surprise, était

assis dans un fauteuil, regardant Pandolfo qui faisait ainsi irruption.

Il n'eut pas un geste de défense quand Pandolfo lui plongea le long couteau Sicilien au cœur, tant il avait été pris par surprise.

Au même instant arrivait aux portes de la ville une longue et puissante voiture noire portant quatre hommes aux visages impassibles.

*

Diane n'était pas plus avancée qu'auparavant.

Elle s'était rendue au grand café, s'était installée à la terrasse, savourant le soir doux.

Il n'y avait pas beaucoup de monde au café.

Déjà les musiciens montraient les premiers signes que la soirée achevait pour eux.

D'aucun rangeait sa musique.

Le pianiste, tout en tapotant les touches, remettait les feuilles en pile sur le dessus du piano.

Un par un les clients s'en allaient.

Les garçons, appuyés près de la porte d'entrée menant au café intérieur, le « café d'hiver », comme on l'appelait, bâillaient sans gêne.

Seule, Diane ne manifestait pas le désir de partir.

Assise seule, un café devant elle, le front plissé, elle repassait les événements dans sa tête, inlassablement, n'y découvrant aucune piste qui put la conduire à la vérité sur le Pélican d'or.

Cosimo arriva.

Il fut stupéfait de la trouver là.

– Je vous croyais couchée, dit-il.

Diane, incertaine encore si elle devrait se confier à Cosimo, secoua la tête.

– J'ai changé d'idée. J'avais besoin de prendre le frais un peu...

Cosimo, qui se sentait bien lourd du secret qu'il portait, résolut de tout raconter à Diane.

D'ailleurs, comme il n'avait pas l'intention de lui voler le Pélican d'or, il comptait bien l'obtenir

ainsi et le remettre à Peppe.

Car même s'il voulait fortement connaître le secret de cette affaire, il n'avait pas l'intention, par ailleurs, de se heurter de front à Peppe.

C'était le Pélican... ou sa vie...

Sincèrement, les cartes sur la table, il raconta donc à Diane ce qui était arrivé.

Sans oublier l'épisode chez Pandolfo.

Diane l'écouta silencieusement.

Quand il eut terminé, elle resta songeuse un bon moment.

Elle plaçait dans sa tête les différents épisodes.

Elle leur accordait leur importance propre.

Elle les équilibrait, cherchait à voir les relations entre chaque chose. Son esprit exercé aux subtilités de l'aventure commençait à voir ce qui se passait.

Non qu'elle comprit l'affaire.

Mais maintenant certains facteurs ressortissaient.

– Résumons, dit-elle.

– Vous y comprenez quelque chose ? demanda Cosimo.

Elle sourit.

– Comprendre, c'est un grand mot. Mais je vois les choses évidentes.

– Vous êtes un brave type, Cosimo, dit-elle. Je vous ai jugé témérairement, je le vois bien.

– Moi ?

– Oui, je me suis méfiée de vous.

– Méfiée de moi ? Alors, vous êtes vraiment mêlée à cette affaire ?

– Pas du tout.

– Alors qu'est-ce que vous voulez dire ? demanda Cosimo.

– J'ai vraiment trouvé le Pélican d'or par accident.

– Mais alors ? Pourquoi Peppe... ?

– Le Pélican lui appartient, voilà tout.

– Il était prêt à tuer...

- Oui... C'est ça, le point principal.
- Évidemment, c'est important. Mais... je ne comprends pas comment.
- Cosimo, Peppe voulait tuer pour ravoir son Pélican d'or. Et puis, Pandolfo vous a fait une crise de rage quand il vous a vu vous emparer de son Pélican à lui, qui n'est pas en or...
- Oui, c'est vrai.
- Donc, le pélican peut être en or, ou en autre chose... ce n'est pas la valeur de l'objet qui compte, mais ce qu'il représente.
- Ah ! je vois.
- Or, voyons les possibilités... Cet objet repose sur une tablette, à la vue de tout le monde...
- Oui.
- Autant chez Peppe que chez Pandolfo ?
- Oui.
- Vous en avez déjà vu, ailleurs ?
- En venant ici, je me souvenais d'en avoir vu un autre ici, à Taormina.

- Où ça ?
 - Dans un autre bar, en dehors des portes, près du garage de Pietro...
 - En voilà trois. En quoi était-il ?
 - Rouge, en céramique, comme celui de Pandolfo.
 - Bon... Maintenant, déduisez. Les trois pélicans sont dans des endroits où va le public.
 - Oui.
 - Au moins dans deux cas, nous savons qu'ils ne sont pas à vendre et que leurs propriétaires y tiennent comme à la prunelle de leurs yeux...
 - C'est vrai.
 - Autre chose : Peppe vous semblait-il nerveux ?
 - À vrai dire, il était même épouvanté...
 - C'est votre déduction ?
 - Oui, dit Cosimo.
 - Cela cadre bien avec le reste...
- Elle réfléchit un moment.

– Cosimo, dit-elle, regardez les faits. Vous ne voyez pas à quoi servent les pélicans ?

– Franchement, non.

– Moi je le vois.

– À quoi ?

– C'est un signe...

– Un signe ?

– Oui.

– Quelle sorte de signe ?

– Un ralliement quelconque... À votre connaissance, Peppe ou Pandolfo se mêlent-ils de politique ?

– Jamais je n'en ai eu connaissance. Pandolfo est un homme sans opinions.

– Vous en êtes sûr ?

– J'en suis positif.

– Peut-être, devant vous, n'a-t-il jamais...

– C'est connu dans tout Taormina. Pandolfo est un dormeur. Il s'endort tout le temps. Il n'a pas d'opinions, il ne veut pas en avoir, il passe sa

journée à bâiller...

– Et Peppe ?

– Il a toujours évité soigneusement de se compromettre. Je le connais depuis toujours. Nous sommes allés à l'école ensemble. C'est un fin renard.

– Mais de politique ?

– Lui aussi évite les discussions. En temps d'élection, il va jusqu'à fermer boutique et à s'isoler avec ses femmes, pour ne point exprimer d'idée...

– Donc nous pouvons mettre la politique de côté...

– Mais à quoi songiez-vous donc ?

– Oh ! à un parti secret, un mouvement illégal quelconque...

– Communiste ?

– Pas nécessairement. Il pouvait n'être qu'anarchiste.

À ce moment-là, il y eut une certaine animation soudain sur la rue.

Le jeep de la police, des carabinieri, passait à toute vitesse... des gens couraient.

Un ami de Cosimo venait, lui, en sens inverse, en direction du magasin de Peppe.

– Qu'est-ce qui se passe ? fit Cosimo à son ami. On dirait, un raid ?

– C'est un crime, répondit le jeune homme.

– Un crime ?

– Oui... Tu connais Peppe ?

– Évidemment.

– Il a été trouvé par une amie... Il a été tué d'un coup de couteau au cœur... Dans sa chambre, à l'arrière du magasin...

L'ami passa, sans remarquer la stupeur répandue sur le visage de Cosimo.

Diane, les yeux petits, le front soucieux, la lèvre mince, encaissait la nouvelle sans broncher.

Elle avait trop souvent frôlé la mort elle-même, pour qu'un crime puisse l'émouvoir.

Et pendant que Cosimo, estomaqué, cherchait à reprendre son souffle, les yeux de Diane

erraient. Soudain ils se posèrent sur le mur, près de la porte du café, il y avait une plaque circulaire de tôle émaillée, annonçant le Coca-Cola, embouteillage italien.

Et soudain la lumière se fit dans l'esprit de Diane.

Le Pélican était un signe.

Un signe comme l'annonce Coca-Cola était un signe.

Un signe que certaine marchandise se trouvait à cet endroit...

Mais quelle marchandise ?

Elle se leva.

– Venez, dit-elle à Cosimo. Nous avons de la besogne à faire.

– Nous allons voir au magasin de Peppe ?

– Ah ! non... Pour l'instant, tenons-nous loin de la police...

– Mais alors, où allons-nous ?

– Vous dites qu'il y a un autre bar où se trouve un pélican ?

- Oui, hors des portes...
- Nous y allons...
- Mais pourquoi faire ?
- Vous verrez bien... De la belle besogne ! Je crois que, tout à fait par hasard, nous sommes tombés sur une belle aventure...

Cosimo regardait Diane d'un air stupéfait.

Jamais il ne lui avait vu ce visage...

- Mais vous... ?
- Je me remets à vivre, dit-elle en riant. L'inaction me pèse. Allons, ne perdons pas de temps.

VI

Les quatre hommes dans la voiture noire s'étaient d'abord orientés dans Taormina.

Les indications routières et de circulation les empêchaient d'entrer par les portes dans la ville.

Il fallait d'abord prendre par la rue longeant les murs, rue en pente contournant l'angle de la ville, grimpant la montagne en un large cercle, dominant le cœur de la ville, puis redescendant à l'autre bout pour revenir tomber à l'extrémité ouest.

C'était, en somme, la circulation en ceinture.

Ils avaient strictement obéi aux règlements, puis ils avaient stationné leur voiture à la place extrême, celle de l'hôtel San Domenico, où des suites de luxe leur étaient réservées.

À pied, ils s'en étaient venus vers le magasin de Peppe, passant pour ce faire, sur la place du

Bel Riguardo et la terrasse de café où Diane causait avec Cosimo.

Pourtant, l'un d'eux connaissait Diane.

Mais il ne la vit pas.

Le magasin de Peppe était grouillant de gens.

Le corps était découvert. La police municipale était déjà là, et l'on attendait les carabinieri du poste de district.

Les quatre hommes se mêlèrent à la foule un moment.

Assez pour savoir ce qui s'était passé.

Puis ils repartirent, n'ayant rien à faire là.

Ils trouvèrent le bar de Pandolfo fermé. Ils savaient que Pandolfo demeurait dans une villa, non loin.

Ils s'y rendirent, mais là aussi ils trouvèrent porte close.

Vaguement inquiets, mais marchant en silence, un peu sinistres d'apparence, ils se dirigèrent alors vers le bar Stellina, hors les murs, le dernier dépôt du Pélican.

Un instinct les avertissait que tout n'allait pas aussi bien qu'il l'eût fallu.

Quelques minutes après qu'ils s'acheminaient vers le bar Stellina, Diane et Cosimo, partis en chasse, prenaient eux aussi le chemin de ce bar.

Le chef des quatre, Ruggiero, ne donna que de brèves instructions :

– Valdino du bar Stellina sait quelque chose sur tout ça, dit-il aux autres. Faisons-le parler.

Ils inclinèrent la tête en silence.

Au bar, Valdino les reçut.

Il ne savait pas qui ils étaient.

Mais il se douta bien, à leur apparence, qu'ils appartenaient au monde qu'il s'était engagé à servir.

Ruggiero, d'un sec coup de tête, montra le pélican rouge sur la tablette.

Valdino l'observa sans bouger.

– Nous voulons te parler seul, dit Ruggiero, la voix glaciale.

– D'accord.

Le propriétaire du bar les mena vers une petite salle, derrière.

Il n'y avait pas de clients. Minuit sonnait. Il allait fermer l'établissement.

La porte de la petite salle refermée, Ruggiero en vint au fait.

– Peppe est mort.

– Oui, je viens de l'apprendre, répondit Valdino.

– Nous cherchons Pandolfo et il n'est nulle part.

Valdino haussa les épaules.

– Je ne suis pas chargé de les surveiller.

L'un des hommes soudain lui décocha une gifle.

– La politesse, dit-il...

Un grand étonnement envahit le visage de Valdino. Il croyait que c'était une visite d'affaire. Et voilà que soudain il était appuyé au mur, les quatre hommes devant lui menaçant, dangereux, il le savait par expérience.

– Peppe s’était fait voler son Pélican d’or, dit Ruggiero... Tu en sais quelque chose ?

– Seulement qu’il a été volé, c’est tout.

– Par qui ?

– Je ne sais pas.

– Tu ne sais rien ?

Valdino secoua la tête.

– Vous pouvez me torturer tant que vous voudrez, je ne sais rien de plus. Même pour la mort de Peppe. Quelqu’un est venu en passant tout à l’heure et m’a annoncé la nouvelle. Je n’en sais pas plus long.

Ruggiero eut un sourire cruel sur ses lèvres minces.

– Nous allons bien voir.

Il fit un signe de tête aux autres.

Le plus jeune alla se placer dans le bar, une main dans la poche, surveillant la rue déserte.

Ruggiero s’appuya sur la table dans la petite salle, et alluma une cigarette.

L'un des hommes contourna rapidement Valdino, l'empoigna d'un bras puissant et le retint, pendant que de sa main libre, il fourrait un mouchoir dans la bouche de l'homme.

Le quatrième, un couteau à la main, acéré comme un rasoir, se mit en devoir de soulever les ongles de Valdino, les arrachant ensuite un par un.

Le propriétaire du bar se débattait comme un forcené, hurlant, mais son cri était étouffé par le mouchoir.

Quand trois ongles de la main gauche furent ainsi arrachés, Ruggiero émit un grognement bref.

Valdino se retrouva libre, mais brisé et impuissant devant eux.

– Maintenant, dis-nous ce que tu sais, fit Ruggiero. Nous sommes certains que quelque chose ne va pas ici. Et tu en sais quelque chose, ça aussi nous en sommes certains.

Mais Valdino secouait la tête en implorant.

– Non, je ne sais rien. Je ne sais rien...

– Il te manque trois ongles de la main gauche. Pas grand dommage. Maintenant, ils vont t’enlever ceux de la main droite. C’est plus grave. Vas-tu parler ?

– Mais qu’est-ce que vous voulez que je dise ? brailla Valdino. Je ne sais rien du tout ! Peppe avait convoqué une assemblée demain matin. Pandolfo, moi, lui et le distributeur en bas, à Giardini... Je n’en sais pas plus long...

Ruggiero ne mollissait pas.

– Le patron à Rome croit qu’il y a du grabuge ici. La mort de Peppe le confirme. D’abord le Pélican volé, puis l’assassinat de Peppe... Ah ! non, tu vas parler, je te le jure...

Valdino évita la gifle qui lui fut lancée soudain, mais le coup de poing qui suivait la gifle de près l’envoya rouler par terre.

En deux instants il était ligoté, retenu par une fine corde de nylon qui lui coupait les poignets et les chevilles à tout effort.

Un bâillon sur la bouche.

Et l’on recommença à lui soulever les ongles

lentement et à les arracher, un à un...

*

Dehors, Diane, accompagnée de Cosimo, descendait à pas rapides vers le bar de Valdino, le seul autre propriétaire d'un pélican à Taormina.

À cent pas, elle s'immobilisa sur le chemin sombre bordé de hauts murs de pierre.

– Maintenant, j'y vais seule, dit-elle à Cosimo.

– Quoi ?

– Je suis Diane Roy, dit-elle, cela ne semble rien vous dire. Mais à bien des gens, cela expliquerait tout. Vous allez rester ici, m'attendre.

Cosimo, effaré, faisait des gestes...

Diane ouvrit son sac, en sortit un fin pistolet d'une extrême précision.

– Vous voyez ? Je suis armée, j'ai tout ce qu'il faut.

Et, calmement, elle prit un silencieux qu'elle vissa tranquillement sur le canon du pistolet.

– Voilà... c'est plus discret ainsi...

Cosimo voulut protester.

– Je sais les atouts du jeu que je m'en vais jouer, déclara Diane d'une voix posée. Ce que je ne comprenais pas tout à l'heure s'éclaire peu à peu dans mon esprit. L'on a tenté un coup d'audace et l'on a appuyé ce coup par une organisation extrêmement habile... L'on n'avait pas compté sans le facteur humain. Tout commence au Pélican d'or que j'ai trouvé dans la mer. Je crois savoir à quoi il servait. Mais si je pouvais apprendre comment et pourquoi il a été jeté en mer, je crois que tout le reste deviendrait très clair et précis.

Aux dernières protestations de Cosimo, elle opposa un sourire gentil, un serrement de sa main sur le bras du Sicilien.

– Laissez-moi y aller seule, dit-elle, je sais ce qu'il faut faire. Si vous étiez là, vous risqueriez de tout gâter, peut-être...

Puis elle partit à grands pas vers le bar.

Cosimo hésita un moment, seul dans l'ombre, puis quand elle fut assez loin, il vira prestement les talons et s'en fut vers le poste des carabinieri, qui était juste à l'intérieur des portes de Taormina.

Diane se trouva donc plus seule qu'elle ne le croyait encore, devant la porte du bar.

L'endroit était vide.

Aucun client, sauf un jeune homme vêtu d'un complet sombre et dont elle reconnut le type en le voyant.

Celui-là était de la pègre.

Tout dans ses vêtements, son allure, sa façon même de s'accouder au bar, le disait.

Il était seul.

Était-il donc en faction ?

En un éclair, Diane comprit que c'était là une sentinelle.

À la seule façon dont il tendait l'oreille vers la porte, donnant vraisemblablement vers l'arrière...

Et à la seule façon dont il jetait un regard constamment circulaire, gardant ainsi les deux portes du bar sous sa surveillance.

Elle s'était dissimulée derrière deux arbres plantés dans des boîtes carrées et disposés deux par deux de chaque côté de la terrasse extérieure du café où se trouvaient les arbres surmontés de parasols.

Doucement, gardant le revolver collé contre elle et dissimulé par les plis amples de sa jupe, elle entra dans le bar.

Immédiatement la sentinelle se redressa, mais ne bougea pas, mis en confiance par la vue d'une femme, qu'il croyait n'être qu'une cliente ou une importune.

Diane s'avança jusqu'à lui.

Elle avait bien des moyens de mettre à raison le gangster de Rome.

Mais il lui sembla que le moyen le plus sûr était encore le plus simple.

Elle supputait ses chances tout en avançant.

Et puis tout à coup lui parvint de la salle

arrière les gémissements étouffés de celui que l'on martyrisait.

Le son même, l'angoisse, tout dénotait qu'un bâillon empêchait que ces gémissements ne fussent des cris.

Il fallait agir.

Déjà la sentinelle avait surpris l'étonnement sur le visage de Diane.

Et elle était bien sûre qu'il prendrait des moyens pour ne pas que la visiteuse ne donnât l'éveil.

Elle eut un mouvement du bras.

Elle était si près de son adversaire qu'il n'eut le temps de rien voir venir et tomba, assommé.

Le canon du revolver lui avait fait une large entaille à la tempe.

Diane bondit.

Tous les muscles en elle étaient tendus. L'admirable rythmique de son corps entraîné, de ses réflexes longuement développés, se mettait au travail...

La porte vola, grande ouverte.

Revolver au poing, Diane se tint là et sa voix claqua comme un fouet !

– Haut les mains, tous !

Mais si le bourreau et Ruggiero obéirent du coup, le troisième gangster n'en fit pas autant.

Il esquissa un geste pour prendre l'arme nichée sous son bras.

Il n'en eut pas le temps.

Le revolver de Diane claqua et il s'abattit comme une masse, une balle au cœur.

À ce moment précis, Ruggiero bondit, suivi de son acolyte.

Le premier, il reçut la savate de Diane, accomplie si rapidement que Ruggiero touchait à peine terre que Diane, déjà retombée sur ses pieds, foudroyait l'acolyte d'un coup de judo qui le rendit inconscient.

Mais Ruggiero n'était que projeté par terre.

Il se releva aussitôt.

Il se rua sur Diane et le coup fut si violent que

le revolver de la fille alla fracasser le carreau de la fenêtre.

Mais Ruggiero n'avait pas escompté le savoir-faire de la belle et élégante fille devant lui.

Il réussit bien à l'empoigner mais Diane n'attendait que ça.

D'un tournemain, elle lui prit une clé de bras, le fit basculer sur lui-même et pendant la giration, elle rompit l'équilibre et Ruggiero alla s'assommer contre le mur, tête première.

Il resta là, inconscient.

Diane était à défaire les liens de Valdino quand la police arriva.

*

Ce ne fut que le lendemain matin que les explications eurent lieu.

Diane avait formellement refusé de parler aux carabinieri locaux.

On l'avait emprisonnée mais non sans

accepter ses conditions.

Il fallait faire venir Luigi Petrolli, chef de la police italienne des narcotiques.

Il vint par avion spécial et Diane fut mise en sa présence vers onze heures du matin.

Elle avait tranquillement dormi dans sa cellule, et se sentait toute fraîche et dispose.

L'entrevue eut lieu en présence de tous ceux qui avaient été mêlés à l'affaire.

Une entrevue qui avait menacé de tourner au tragique dès le début, car Petrolli était en colère d'avoir été appelé à Taormina, alors que la police locale ne pouvait lui fournir aucun renseignement valable sur les raisons de cet appel.

Mais il déchantait quand il vit les trois survivants du groupe des quatre gangsters envoyés par Piretti.

Quand il vit aussi Valdino qu'il connaissait bien.

Et surtout quand arriva Diane...

– Vous ? s'exclama-t-il, sans trop savoir s'il

devait être content ou en colère.

– Moi, dit-elle, et si les policiers ne peuvent rien expliquer, c’est que j’ai attendu de vous voir afin de tirer quelque chose au clair. Selon vos réponses, je crois que je pourrai vous expliquer ensuite quelque chose d’intéressant.

– Mais quoi ?

– Voyons un peu... L’on vous a mis au courant des événements de la soirée et de la nuit dernière ?

– Oui.

– La mort de Peppe ?

– Oui.

– L’on vous a parlé du Pélican d’or ?

– Non, dit le policier.

– Alors, je vais vous expliquer... Mais auparavant, dites-moi quelque chose, voulez-vous ?

– Oui, si je le puis...

– Avez-vous constaté une augmentation dans la vente des stupéfiants en Italie ?

– Énorme.

– Plus de méthode aussi ?

– Oui... oui...

– Alors je tiens l'affaire. Je me suis douté de quelque chose en voyant Ruggiero, que je connaissais comme trafiquant de drogues. Pour qu'il vienne accomplir une pareille besogne ici, lui qui était un trafiquant important, il fallait que son chef fut très puissant...

– Paretti ! s'exclama Luigi Petrolli.

– Probablement. À vous de remonter le courant jusqu'à la source. Mais voici comment ils procédaient. Un pélican, en or ou en céramique, était sur les tablettes d'un négoce quelconque. Ici, c'étaient deux bars et un magasin de souvenirs et cadeaux. Je ne sais encore la différence qui existe entre un pélican en or, et un pélican en céramique, mais chose certaine, la présence de cet objet indiquait à ceux qui avaient besoin de narcotiques que cet endroit en vendait. C'est simple, n'est-ce pas ? Et en opérant de la sorte, Paretti, ou un autre pouvait distribuer sur une

échelle nationale. Bien plus, qui se serait douté qu'un honnête commerce, ouvert à tout le monde, puisse remplir de telles fonctions ? Et quoi de plus facile que de glisser quelques prises dans un colis ordinaire ? Vous voyez ?

– Vous avez les preuves ?

– Mon cher Petrolli, je vous offre une théorie, à vous de prouver la chose.

– Mais le Pélican dans la mer, s'exclama Cosimo qui écoutait.

– Très simple, dit un policier. Une américaine à qui Peppe a refusé de vendre l'objet l'a volé, puis, prise de remords, elle l'a jeté à la mer... Elle est venue avouer ce matin...

– Et nous, dit Diane à Cosimo, devrions, enfin, nous jeter aussi à la mer... pour une baignade...

Cet ouvrage est le 476^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.